

## Sommaire

Le bloc-notes d'Alexandre Adler.....	1
L'envahissante Tibetmania.....	2
L'intégration à la Chine passe par l'économie.....	3
Le temps joue en faveur de Pékin.....	4
Nationalisme et collaboration : vie et mort d'un moine engagé....	5



Le bloc-notes d'Alexandre Adler

### **Le règlement de la crise tibétaine se jouera sur un point clé : la question territoriale**

Mauvaise nouvelle pour les amateurs de mauvaises nouvelles : les relations entre Pékin et le dalaï-lama pourraient connaître un début d'évolution. Après presque quarante ans de tragédie quasi ininterrompue, une lueur d'espoir semble réapparaître dans le ciel du Tibet. Certes, l'évolution fondamentale a bien commencé au début des années 80, quand Deng Xiaoping entreprit de relâcher quelque peu la pression du nationalisme chinois sur les périphéries allogènes du pays - ou plutôt celle du nationalisme han, comme on devrait dire si l'on considère les Tibétains, les Ouïgours et les Mongols comme des citoyens chinois. Au Tibet, la situation avait été particulièrement dramatique. Certes, **le "pays des Neiges" est entré dans l'orbite politique de l'empire assez tôt**, en tout cas très clairement avec les empereurs mongols, les Yuan, qui confèrent au chef de l'école bouddhiste des "Bonnets jaunes" (les Geluggas) le titre de *"lama pareil à l'océan"* - dalaï-lama. Ce protectorat est confirmé, de dynastie en dynastie - Mings, Mandchous, républicains, rouges. Mais, jusqu'en 1959, il se limite à peu de chose : **un léger tribut, la présence de résidents impériaux à Lhassa** (les "Ambans", qui ne sont guère plus que des diplomates au statut surélevé), de temps à autre aussi **des soldats chinois que les Tibétains voudraient parfois plus nombreux pour qu'ils les protègent des incursions de leurs voisins népalais**, ces Gurkhas qu'ils redoutent bien davantage. Enfin, le pouvoir chinois s'habitue à jouer du prestige du rival potentiel qu'est le panchen-lama de Xigazé (Shigatse), pour tenir en respect le dalaï-lama de Lhassa.

Au début de la révolution communiste de 1949, on avait pu concevoir que le nouveau pouvoir se bornât à restaurer cette tradition sans trop la modifier. Mao balaie ces prudences, avec son habituelle iconoclastie, en invoquant une somme de prétextes, qui vont de **son désir d'apporter la vraie révolution aux masses tibétaines à sa peur paranoïaque** (mais agissante) **de voir Soviétiques et Indiens, nouvellement alliés, se partager le grand Ouest chinois** dans une guerre d'agression que motiverait son hostilité au révisionnisme de Khrouchtchev. Le vandalisme chauvin de la Révolution culturelle fera le reste après 1966. Deng aura eu le mérite - que lui reconnaît sans ambages le dalaï-lama - d'avoir **rétabli l'exercice de la religion bouddhiste**, autorisé la restauration des grands monastères, relâché les rigueurs de l'administration directe et, pour finir, ouvert le pays aux touristes, contribuant à **faire cesser le huis clos**. Il a aussi cherché, mais bien tard, à promouvoir vigoureusement des cadres tibétains à Pékin. Aujourd'hui, Dorje Cering, un ministre important - aux "Affaires civiles", sorte de ministère des Affaires sociales chinoises -, rend manifeste l'existence du Tibet au coeur de la Cité interdite. C'est beaucoup par rapport à la **tyrannie maoïste**, et cela explique les paroles relativement modérées et sympathiques qu'a proférées le dalaï-lama à la mort de Deng. C'est très peu par rapport aux aspirations tibétaines, qui ont mûri dans l'épreuve de l'exil et de l'oppression.

Les Tibétains veulent être les maîtres de leurs propres affaires. Ils veulent aussi un relâchement de la présence militaire chinoise, l'arrêt des **expériences nucléaires sur leur territoire** (c'est pratiquement chose faite depuis l'an dernier) et, surtout, la fin des tentatives d'installation systématique de Hans sur leurs maigres terres. Il se trouve que, dans le **climat de perestroïka tardive** qui est en train de se réaliser à Pékin, nous sommes enfin à portée de cet objectif, aussi incroyablement que cela paraisse à première vue. La crise financière de l'Asie et le rapprochement politique avec les Etats-Unis se combinent pour imposer à Pékin une approche simple des problèmes de Hong Kong et de Taïwan : **il faut resserrer les liens avec les bourgeoisies chinoises extérieures et semi-extérieures**. Or, depuis des années, le sort du dalaï-lama est lié dans les discours officiels à celui des Taïwanais et des Chinois d'outre-mer. Comment assurer le "Front uni" du PCC et des forces centrifuges de la périphérie chinoise, de l'Himalaya aux mers du Sud ? Le dalaï-lama présente de grands avantages politiques par rapport au président taïwanais Lee Teng-hui ou au leader séparatiste ouïgour Alptekin, installé à Istanbul. Lui, au moins, n'exige aucune forme d'indépendance et se contenterait explicitement d'un **protectorat très allégé**, qui sauverait la face de Pékin et fonctionne déjà d'une certaine manière à Hong Kong. Il a aussi suffisamment de prestige personnel pour imposer une solution politique, contre laquelle la jeune génération du Kashag, le gouvernement tibétain en exil à Dharmshala, commence à renâcler.

Par ailleurs, la réelle détente à laquelle la Chine est parvenue avec l'Inde, la Russie et les Etats-Unis commande une certaine souplesse stratégique. Il y a cependant un point non négociable pour tous les Tibétains, qui n'est généralement pas perçu par les observateurs extérieurs : celui du territoire. **La région autonome du Tibet actuelle n'embrasse que 49 % du véritable territoire national**, démembré après 1959 au profit des Provinces chinoises voisines. Le dalaï-lama peut imposer à ses partisans et à son peuple une souveraineté très limitée, mais sur **un territoire reconstitué**. C'est sur ce point que la négociation la plus fondamentale se conduira. Pékin y joue beaucoup en termes de crédibilité future.

Alexandre Adler

\*\*\*\*\*

## L'envahissante Tibetmania

**Annaud, Scorsese, quatre films en préparation ... Ces oeuvres nous parlent plus du mythe d'un paradis spirituel imaginaire que du pays réel.**

Il y a soixante ans, Hollywood se tournait pour la première fois vers le Tibet mythique. La version cinématographique d'*Horizon perdu* - un roman de James Hilton sur un paradis himalayen nommé Shangri-La -, réalisée en 1937 par Frank Capra, décrivait un pays où règne une **éternelle jeunesse** et où des musiciens passent leur **immortalité à jouer du clavecin**. Depuis lors, **les Occidentaux ont confondu la réalité tibétaine et le mythe**. Quand la Chine a occupé le pays en 1950, le mythe est devenu cause occidentale\*. Ce pays chimérique autrefois paisible, où de calmes dévots priaient sur fond de cimes enneigées, est désormais un paradis opprimé luttant contre la dictature communiste. Une fable vivante faite pour le cinéma, avec ses sublimes décors et un personnage central imposant, drapé dans son aube flottante, le dalaï-lama.

Rien d'étonnant à ce que l'obsession d'Hollywood pour le Tibet atteigne aujourd'hui son paroxysme, au moment où la Chine - le méchant de l'histoire - inquiète sérieusement l'Ouest. Après tout, les méchants russes, eux, appartiennent au passé. **La peur d'un éveil chinois prend la forme d'une sympathie protibétaine**, le Tibet devenant le thème majeur de Hollywood en 1997, mais aussi sa **cause charitable à la mode**.

Ce pays exerce depuis longtemps une **irrésistible attraction sur les déracinés spirituels**. A la fin des années 30, la description par Hilton d'un Shangri-La **pur et paisible avait offert "aux Européens tout ce qui leur manquait dans l'environnement menaçant de l'Europe préhitlérienne"**, explique le sinologue Orville Schell. Et d'ajouter qu'en fin de compte le Tibet est aujourd'hui **"plus un concept qu'un véritable lieu"**. Aujourd'hui, Shangri-La est submergé par les réformes de marché des Chinois, qui inondent le pays de vidéoclubs, de pornographie et d'alcool. **Mais Hollywood s'accroche à l'ancien Tibet.**

Aussi bien *Kundun*, de Scorsese, que *Sept Ans au Tibet*, de Jean-Jacques Annaud, tentent de reconstituer méticuleusement le pays d'avant l'occupation\*\*. Maintenant qu'il s'est fait à l'idée que la Chine est une grande puissance, l'Occident, dans son besoin de révéler les mystères de l'Orient, se cherche une nouvelle idole - une fausse idole, diront certains. **"Dans l'esprit des Américains, la Chine a toujours eu une dimension mythique en tant que force spirituelle, monde où les gens n'ont pas succombé au matérialisme"**, estime Lee Feigon, du département des études asiatiques du Colby College. **"Puisque les Chinois ont fini par succomber, nous n'avons plus qu'à transférer cette image sur le Tibet."**

### Stars assaillies, bonzes ignorés

Certaines des stars les plus lucides comprennent que l'étreinte hollywoodienne risque d'anéantir le Tibet au lieu de le sauver. John Ackerly, responsable de la Campagne internationale pour le Tibet, orchestrée depuis Washington, se souvient qu'Harrison Ford lui avait dit être prêt à aider la cause, mais qu'il ne souhaitait pas en devenir un symbole. Il n'empêche que les projecteurs sont immanquablement braqués sur les célébrités. Après un concert organisé au profit du Tibet au Carnegie Hall, les journalistes ont assailli les stars, dont Patti Smith et Michael Stipe, de questions sur la situation dans le pays du dalaï-lama. A l'arrière-plan se tenaient des bonzes tibétains en aubes rubis et safran qui avaient également chanté sur scène. **Personne n'avait l'air particulièrement curieux de savoir ce qu'eux en pensaient**. Au bout du compte, la nouvelle mode tibétaine d'Hollywood nous en dit plus sur Hollywood que sur le Tibet. Et, quand l'empire du cinéma se sera lassé de Lhassa, il se trouvera une nouvelle cause pour la saison suivante.

\* Le soutien occidental à la cause tibétaine n'a en fait pris son essor que dans les années 80. L'absence de réaction internationale à l'annexion du Tibet par la Chine en 1950 a été notoire.

\*\* Dès 1951, Pékin donnait son point de vue en tournant le film *les Serfs*, qui raconte la libération du peuple tibétain d'un régime obscurantiste et cruel par l'Armée populaire de libération. En 1997, le film chinois *la Vallée de la rivière rouge* insiste sur la brutalité des troupes britanniques qui occupèrent le Tibet au début du siècle.

Tony Emerson et Carla Power  
Newsweek

## L'intégration à la Chine passe par l'économie

**Là où le tout répressif n'a jamais soumis les Tibétains, les projets d'infrastructure et le commerce paraissent efficaces. Pour travailler et prospérer, il faut parler chinois. Les indépendantistes dénoncent un anéantissement culturel. Les Chinois y voient une "nouvelle frontière", synonyme d'opportunités.**

Les soirs d'été, les commerçants chinois se réunissent pour boire le thé comme ils le font depuis des générations dans les cours des échoppes de la capitale tibétaine. Ils jouent au mah-jong, pêchent la carpe dans des bassins ou simplement dégustent leur thé vert. Leur nombre, en revanche, n'a plus rien de traditionnel. Aujourd'hui, c'est par milliers que les Chinois envahissent les salons de thé, les bars à karaoké et autres boîtes de nuit enfumées, signalés à grand renfort d'enseignes au néon. Leur flot submerge le Tibet, noyant sa paisible culture bouddhiste dans le présent hétéroclite de la Chine. Il y a dix ans, des chariots tirés par des yacks descendaient des allées pavées. Aujourd'hui, taxis et camions encombrant les rues. Des nuées de poussière maculent le ciel saphir, s'élevant des chantiers où s'activent des Chinois casqués. Des investisseurs pleins d'espoir font le cent pas devant une maison de titres reliée par satellite à la Bourse de Shanghai, à près de 3 000 kilomètres de là.

Avec vitesse et détermination, la Chine **exporte son boom économique** jusque dans ses postes les plus éloignés. Mais l'afflux de liquidités n'a rien de charitable. Au contraire, Pékin s'efforce d'**accomplir par la richesse ce que la force n'a pu obtenir : le démantèlement du mouvement indépendantiste et l'intégration du Tibet**, longtemps rebelle, et de ses 2,3 millions d'habitants. Le premier bilan de la nouvelle stratégie chinoise est mitigé. La rapide intégration économique à la République populaire revient à un génocide culturel qui pulvérise le caractère de havre de paix spirituel du Tibet. Impression corroborée par les prospectus vantant des cliniques pour les MST, collés sur les réverbères au pied du Potala, la forteresse bouddhiste qui s'élève au-dessus de Lhassa.

Pourtant, sur place, là où les Hans [le groupe ethnique majoritaire de la Chine] se mêlent de façon plutôt pacifique aux Tibétains, les avis sont moins tranchés. *"Bien sûr, la rapidité du développement économique a un prix, et c'est une menace pour la culture tibétaine"*, reconnaît Tashi Tsering, universitaire exubérant de 67 ans. Après avoir vécu aux Etats-Unis, il est revenu pour créer des écoles primaires dans les campagnes. *"Mais il faut faire preuve de pragmatisme et savoir profiter des occasions."* Autrefois considérée comme une hérésie, cette attitude gagne du terrain parmi les Tibétains instruits. Ainsi, Pékin s'offre peut-être un répit. Longtemps après l'invasion du Tibet par l'Armée populaire de libération, en 1950, et son incorporation dans la Chine communiste, les relations entre Pékin et ses nouveaux citoyens tibétains ont été au mieux malheureuses, au pire sanglantes. Depuis la fuite du dalaï-lama en 1959, le pays a connu des **insurrections armées sporadiques, des émeutes organisées, des manifestations et des refus de coopérer avec l'administration chinoise**. Des milliers de Tibétains – dont nombre de moines et de religieuses – ont été tués et des milliers d'autres emprisonnés. Le Tibet a ainsi démontré à Pékin que la coercition n'est pas la panacée. Les stimuli économiques, eux, ont obtenu des résultats spectaculaires. Conséquence : lors du 3e Forum sur le Tibet, en juillet 1994, les leaders chinois ont lancé une nouvelle approche. Sans abandonner le bâton, ils agitent désormais aussi une grosse carotte. En 1995 et 1996, l'économie tibétaine a progressé de plus de 10 %, soit plus rapidement l'an dernier que l'ensemble de la Chine. Pourtant, sans les **460 millions de dollars de subventions** consentis en 1996 par Pékin – l'équivalent des deux tiers de la production économique du Tibet –, la région sombrerait dans une pauvreté catastrophique. **L'argent est essentiellement consacré aux infrastructures**. Cette nouvelle stratégie implique la création de *"piliers industriels"* – les exploitations minières, forestières, l'industrie légère, les matériaux de construction et le tourisme. Ce qui est logique : le Tibet est riche en chrome, en lithium, en borax, en or et en forêts. *"Nous avons pour but d'optimiser les ressources de la Chine, déclare Mao Xiaomao, un Han responsable de la planification dans la région. C'est aussi l'œuvre d'une logique politique : le Tibet doit être à toute force incorporé à l'ensemble chinois."*

### Les Hans ont les meilleurs postes et le secrétaire du PC tibétain est un des leurs

*Le lancement de ces nouvelles industries pourrait causer le déplacement d'un grand nombre de Tibétains aujourd'hui isolés dans les vallées montagneuses et sur les hauts plateaux herbeux ; beaucoup sont pasteurs ou agriculteurs. Pékin affirme que personne ne sera obligé de déménager.*

Quoi qu'il en soit, la plupart des emplois intéressants – à des salaires deux fois supérieurs au reste de la Chine – ne sont **ouverts qu'aux personnes parlant chinois**. Alors, au grand dam des Tibétains âgés, beaucoup de jeunes délaissent leur langue. *"Pour être fonctionnaire ou ouvrier, pour tout ce qui est lié aux financements versés par l'Etat, la langue tibétaine n'est pas interdite, mais exclue de fait"*, s'angoisse un responsable local. Les ambitieux doivent donc apprendre le chinois. Actuellement, seuls 62 % des étudiants dans les quatre universités de la région sont tibétains. S'en inquiétant ouvertement, le gouvernement exige que les enfants apprennent le chinois à l'école primaire, fait placer les étudiants dans des écoles professionnelles spécialisées et envoie chaque année 4 000 Tibétains en formation dans les Provinces chinoises.

Les étudiants tibétains, cependant, affirment ne pas être freinés uniquement par la langue. Les Hans *"peuvent entrer par la porte de derrière, déclare l'un d'eux. Ils obtiennent ainsi les meilleurs boulots"*. Le gouvernement l'admet : un nombre disproportionné de fonctionnaires, dont le secrétaire du puissant Parti communiste tibétain, Chen Kuyuan, sont hans. Dans les entreprises aussi, les chiffres dénotent un déséquilibre : Jinzhu Group, branche privée de l'organisme chinois d'import-export de matières premières, reconnaît que 60 % seulement de ses 400 employés sont tibétains. Les Tibétains craignent qu'à moins de se battre pour des emplois de ce type ils ne **finissent par perdre le**

**contrôle de leur société.** Déjà, les Chinois venus s'installer dans les deux plus grandes villes du pays sont pratiquement aussi nombreux que les Tibétains qui y résident. On recense **100 000 Hans à Lhasa pour 140 000 autochtones**, et 30 000 Hans à Xigazé, pour à peu près autant de Tibétains. Dans les campagnes, leur nombre s'accroît également là où apparaissent de nouvelles industries ; **50 000 soldats de l'APL** seraient également déployés au Tibet, selon des estimations occidentales. Mais Pékin continue d'affirmer que seule une petite fraction de la population est d'origine han.

Pour beaucoup de Chinois, le Tibet est une **nouvelle frontière, synonyme d'opportunité et de liberté.** Ils n'ont pas besoin de se faire enregistrer auprès des autorités, et l'afflux des subventions les aide à prospérer. Les soldats sont nombreux à y revenir pour monter des entreprises après y avoir servi. Même les monastères, si vénérés, ressentent la pression du commerce. D'un côté, on les encourage à attirer les touristes et à leur faire payer les visites. De l'autre, le nombre des moines est soumis à un fort contrôle, "*pour promouvoir le développement de l'économie*". Pékin n'est pas loin d'admettre qu'en s'efforçant **d'amadouer le Tibet par l'argent** il vise à anéantir les velléités indépendantistes. Comme le dit M. Wang : "**Seule la croissance apporte la stabilité.**"

Marcus W. Brauchli  
*The Asian Wall Street Journal*

\*\*\*\*\*

## **Le temps joue en faveur de Pékin**

**La Chine marque des points depuis deux ans. Elle mène à sa guise la sinisation forcée, pendant que la communauté tibétaine en exil est déchirée par les luttes intestines.**

Pékin pensait pouvoir faire confiance au *rimpotché* [lama réincarné, souvent dirigeant de monastère] Chatral. Bien qu'il fût un religieux tibétain lié au dalaï-lama, il occupait également un poste à responsabilité au sein du gouvernement chinois. En 1995, il cherchait, pour le compte de hauts dirigeants de Pékin, la réincarnation du panchen-lama, la deuxième personnalité la plus vénérée du Tibet. Les observateurs espéraient que son travail d'intermédiaire permettrait de sortir les discussions entre le dalaï-lama et Pékin d'une impasse persistante. Mais cela ne s'est pas fait. Il y a deux ans, Chatral fut **arrêté pour avoir envoyé une missive secrète au dalaï-lama** qui faisait abstraction du rôle du gouvernement communiste dans ses recherches. A son procès, tenu à huis clos début mai pour empêcher des fuites de "secrets d'Etat", un tribunal chinois a condamné le lama de 58 ans à **six ans de prison**. Chatral, a-t-il décidé, avait "**commis le crime de diviser le pays**".

Le verdict marquait la fin des contacts limités que maintenait le gouvernement chinois avec le dalaï-lama et jetait une lumière crue sur sa **politique d'asservissement du Tibet**, tant sur le plan culturel que politique : limitation des activités monastiques, programmes d'"**éducation patriotique**" dans les écoles et les cinémas, projets d'infrastructures qui feront venir des dizaines de milliers d'immigrés chinois hans. Plus important, le pouvoir chinois s'apprête à mettre sous sa férule la culture tibétaine - son panthéon bouddhiste -, en **contrôlant la sélection du successeur du dalaï-lama**. Les efforts de ce dernier en vue d'amener la communauté internationale à faire pression sur Pékin semblent voués à l'échec. "*Devant l'incapacité de la Chine et du Tibet à résoudre leurs différends, les Tibétains risquent d'être de plus en plus tentés par la violence*", commente Melvyn Goldstein, un spécialiste américain du Tibet. "*Il y a eu trois attentats l'an dernier. En cas d'escalade, les éléments radicaux ne se contenteront plus de faire sauter des bâtiments vides la nuit, mais des autobus et des restaurants bondés.*"

Quant au **camp tibétain**, il est **déchiré par des luttes intestines** qui ont d'ores et déjà pris un tour violent. En février 1997, trois proches du chef religieux ont été assassinés - "massacrés" serait plus exact - dans leur sommeil à Dharmshala, la ville indienne blottie dans les collines au nord du pays où se trouve le siège du gouvernement tibétain en exil. Les principaux suspects sont des membres d'une **secte qui vilipende le dalaï-lama** pour des raisons religieuses et **pour sa méthode "douce"** vis-à-vis de Pékin. Ces événements font profondément douter de la capacité du Prix Nobel de la paix à assurer la stabilité au Tibet, même si les deux parties parvenaient à un compromis qui lui permettrait de rentrer au pays après trente-huit ans d'exil. De plus, la "*trahison*" supposée de Chatral a convaincu Pékin que **seul un pouvoir communiste fort peut pacifier un Tibet en proie à l'agitation** ; une autonomie, même limitée, serait la porte ouverte au désastre. Néanmoins, Pékin autorise dans les faits une grande liberté religieuse. Les Tibétains peuvent pratiquer leur culte, faire des pèlerinages à volonté et organiser de plus en plus souvent leurs grandes fêtes. Le pouvoir semble avoir compris qu'une oppression religieuse ouverte provoquerait des émeutes et soulèverait un tollé à l'étranger.

### **La réincarnation du panchen-lama : un enjeu politique**

Le sort réservé au panchen-lama constitue l'exception notable. Outre son rôle de deuxième "Bouddha vivant", le panchen-lama reconnaît l'incarnation du dalaï-lama, et vice versa. L'erreur du rimpotché Chatral, aux yeux de Pékin, a été d'envoyer fin 1995 **une liste d'enfants présélectionnés auprès du dalaï-lama**. Ce dernier annonça alors son choix sans consulter Pékin au préalable. La réaction du gouvernement fut brutale. Il **arrêta le garçon de 6 ans** choisi par le dalaï-lama, qui vit aujourd'hui quelque part à Pékin et qui est **le plus jeune prisonnier pour motifs religieux du monde**. Dénonçant la "ruse politique" du dalaï-lama, le régime a sélectionné l'an dernier un autre garçon de 6 ans, Gyaincain Norbu. Les lamas de haut rang ont été **contraints d'accepter publiquement** ce choix.

Si l'affaire du panchen-lama est définitivement réglée, comme elle le paraît au premier abord, il ne reste plus aux Chinois qu'à **faire preuve de patience**. Le dalaï-lama a 62 ans. Il est en bonne santé. Mais **le jour où il abandonnera son enveloppe temporelle, Pékin contrôlera le choix de son successeur, l'élèvera et veillera à son endoctrinement**. Le pire pour les Tibétains exilés est que leur camp, divisé, perdra son unique pilier. Et Pékin s'enhardira. La campagne d'**"éducation patriotique"** est déjà montée récemment en puissance. Les monastères sont désormais soumis aux *"comités de gestion"* qui enseignent le patriotisme. Selon une radio officielle, *"des visites sont organisées à l'intention des cadres, des jeunes et des étudiants sur les sites historiques"* où Tibétains et Chinois ont combattu les Britanniques en 1904. A la suite de quoi, *"les cadres et la population ont rejeté le discours ridicule de la clique du dalaï-lama et des forces antichinoises de l'Occident"*.

Face à l'offensive chinoise, on ne sait pas encore dans quelle mesure le dalaï-lama est prêt à discuter avec Pékin, ni s'il en a les moyens. A moins que sa campagne de sensibilisation de l'opinion internationale donne - rapidement - de meilleurs résultats, l'intégrité culturelle du Tibet sera gravement menacée. Reste un signe d'espoir : il a demandé l'autorisation de visiter la montagne sacrée de Wutai, qui se trouve en Chine [au Shanxi, à environ 300 km de Pékin] et non au Tibet. Pékin n'a pas encore répondu à sa demande.

A l'instar du camp du dalaï-lama, **les Chinois sont divisés sur la question tibétaine**. Le Front uni, une émanation du Parti communiste chargée de promouvoir la fraternité entre les minorités nationales, serait légèrement plus disposé à discuter avec le chef religieux et prônerait un adoucissement de la répression dans la Région autonome. D'autres responsables **"pensent que le dalaï-lama est un pion entre les mains des Américains"**. *Les plus progressistes le considèrent comme une personnalité charismatique qui bénéficie du soutien de l'Occident, et estiment en conséquence que la Chine doit définir une politique adaptée*", note un diplomate occidental à Pékin. Pour l'instant, la politique de la Chine, c'est l'attentisme. Ceux qui veulent préserver la culture originale du Tibet craignent qu'elle n'a plus de raison d'agir autrement.

Matt Forney  
Far Eastern Economic Review

\*\*\*\*\*

## **Nationalisme et collaboration : vie et mort d'un moine engagé**

**Dans les années 50, il collaborait, avant de connaître les camps de travail. Dans les années 80, il tirait parti des honneurs de Pékin pour soutenir la culture tibétaine. En 1997, il est renié...**

L'un des plus grands intellectuels du Tibet moderne, naguère qualifié par Pékin de *"trésor national"*, est décédé d'un cancer le 21 juillet dernier. Dungkar Lobsang Trinley s'était autant distingué comme **spécialiste du bouddhisme** que comme **historien marxiste**, ardent défenseur de l'enseignement en tibétain et du développement culturel du Tibet moderne. A 71 ans, ce chercheur jouissait d'une excellente réputation auprès des intellectuels tibétains. Mais, peu avant sa mort, Pékin a lancé **contre lui une campagne de dénigrement idéologique** et lui aurait même **retiré ses titres honorifiques**. Le 11 juillet, le plus grand journal tibétain publiait une attaque en règle contre les spécialistes de l'histoire tibétaine de l'université du Tibet, où Dungkar occupait justement la chaire d'histoire.

Il y a deux ans, lors du conflit sur la réincarnation du panchen-lama [Pékin déniait au dalaï-lama le droit de l'identifier], Dungkar **n'avait pas cru bon de prendre clairement position contre le dalaï-lama**. L'an dernier, il avait **refusé de participer à une grande campagne de rééducation**. Ses derniers ouvrages n'ont pas été publiés et sa mort semble avoir été passée sous silence dans son pays. Reconnu lama depuis son enfance et ayant reçu une éducation religieuse de premier ordre, il enseigna dès les années 50 à l'Institut des minorités de Pékin. Il s'y familiarisa avec l'analyse marxiste. Après la Révolution culturelle, il occupa tour à tour tous les plus hauts postes accessibles aux universitaires tibétains et fut nommé membre de la commission consultative populaire des Affaires politiques. Ses compétences intellectuelles furent officiellement reconnues en 1987, date à laquelle il reçut le titre d'*"expert de niveau national ayant contribué au progrès de la science"*.

### **Un enseignement moderne, en tibétain et en chinois**

En 1984, il rentra à Lhassa, où l'attendait sa chaire d'histoire à l'université du Tibet. Il inspira un grand nombre des étudiants et des collègues auxquels il donnait des cours particuliers. Il se consacra au développement et au soutien de la culture et de la société tibétaines, et lança plusieurs projets pour promouvoir l'enseignement en tibétain à tous les niveaux et pour initier un cursus et une série de manuels scolaires en langue tibétaine. Le *rimpotché* [lama réincarné] Dungkar, toujours pragmatique, estimait que les jeunes Tibétains devaient dès la maternelle apprendre aussi bien le tibétain que le chinois, de façon à être mieux armés pour s'intégrer dans le monde moderne.

En 1985, Dungkar avait adopté un ton plus engagé : dans ses déclarations publiques, il ne se privait pas de **critiquer ouvertement** les universitaires qui avaient ce qu'il appelait *"une approche chinoise ou matérialiste"* des études tibétaines. Tseten Wangchuk, un ancien étudiant, se rappelle l'avoir entendu, en 1984, défendre l'idée selon laquelle la littérature tibétaine devait être étudiée en tant que *"mode de pensée tibétain"*, quitte à prendre pour argent comptant les postulats mystiques - démarche qui, de toute évidence, était aux antipodes de la méthode marxiste que prônaient ses travaux antérieurs. **Vingt ans plus tôt, Dungkar était considéré comme un collaborateur**. *"Il était si bien*

disposé envers les Chinois que, parmi nous qui étions de la même classe sociale que lui, **personne ne lui faisait confiance**", explique un ancien dignitaire qui passa neuf ans avec lui dans un camp de travail, à Toelung, près de Lhasa, à creuser des canalisations et à construire de petites unités de production électrique.

Vers la fin des années 70, la plupart de ses compatriotes le voyaient encore d'un très mauvais oeil. C'est à cette époque, souligne Tseten Wangchuk, que les gens de Lhasa se précipitaient dans la librairie de la capitale pour acheter son *Alliance de la politique religieuse et séculaire au Tibet*, qu'ils allaient ensuite déchirer dans la rue. L'ouvrage, critique marxiste de l'influence des moines sur la vie politique du pays, devait être réédité dix ans plus tard par le gouvernement tibétain en exil, qui y voyait désormais une étude historique tout à fait valable.

Tibet Information Network

Pour en savoir +



[| Dossier Tibet |](#)